

RENCONTRE DU QUATRIEME TYPE

Au Mozambique, sous un soleil de plomb — encore plus brûlant que dans un mauvais roman de Laurent Gaudé —, des ouvriers morts de soif et de fatigue, travaillent à l'édification du futur Promo Bilou, temple de la consommation dédié aux Mozambicains ayant un minimum de pouvoir d'achat. Parmi eux, se trouve un Français, Octave Citrouille, qui a atterri là grâce à une agence d'intérim connue pour ses méthodes à la limite de la légalité, après dix ans de R.M.I à se la couler douce pendant que sa femme faisait des ménages pour payer son abonnement à Canal+. Au volant d'un tractopelle, Citrouille sent soudain sa vue se troubler, il descend de sa machine, titube et prend une gorgée d'eau à la bouteille. Malheureusement, dans son état semi-comateux, Citrouille a oublié de mettre les freins et l'engin recule sur lui. Hommage calculé au groupe de rock les Smashing Pumpkins ou simple coïncidence ? Nul ne sait, mais ce qui est sûr c'est que Citrouille finit sa misérable vie écrasé par un tractopelle au fin fond du Mozambique.

Mercredi 21 janvier 2009, 8h54, commissariat de Meaux. Jean-Rémi Tribouillard, affalé sur son bureau, est réveillé par Irina Popov, la nouvelle secrétaire :

— Chef, y a du scandale à l'accueil, venez vite !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? J'ai pas le droit de faire une mini-sieste ? Je faisais un rêve terrible sur la mort d'un vieil ami. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Jean-Gilbert, avec sa tenue Albator, il fait peur aux gens, surtout aux enfants et aux petites vieilles.

J.R. se frotte les yeux, se lève et va dans le hall où il croise Garrec :

— Alors Chantal, t'es en retard, quelle est ton excuse ?

— J.R., je t'en prie, me prend pas la tête s'il te plaît, la dernière fois que j'ai été en retard ça devait être en 89.

— Chantal, attention ! dit-il en esquivant un projectile lancé à vive allure à travers le commissariat.

Un nunchaku de Chabichou passe à quelques centimètres de la tête de Garrec ; Clémence Ramasse sursaute et fait tomber son café brûlant sur le pauvre Trouignon, en tenue de deuil suite au meurtre de ses compagnons de la Brigade d'Elite Naine par le terrible « tueur art-déco ». Garrec tente de porter les premiers secours au nain qui gît au sol comme une vieille poupée de chiffon abandonnée par un enfant pour un jouet plus intéressant :

— Oui, chef, je veux bien du bouche à bouche, dit Hector, soudain ragaillardi tandis que Garrec se penche au-dessus de lui.

— Sale nain vicieux : je vois qu'il faut plus que le meurtre de vos amis nains y'a même pas deux semaines et un café brûlant pour calmer vos ardeurs, peut-être qu'il vous faudrait un bon coup de nunchaku dans les parties.

— Oh, non, Chantal, pas le nunchaku.

— Relevez-vous avant que je m'énerve. Vous savez où est passé Ghislain ?

— Non, pourquoi ?

— Pourquoi ? J'ai besoin de lui pour l'enquête sur le « tueur art-déco », on est dans la merde, les jours passent et on n'a toujours pas le moindre indice. Vous habitez ensemble, non ? Vous devez bien savoir où il est ?

— Je l'ai bien croisé au petit déj mais il est parti en vitesse.

— Parti où ? Il vous a rien dit ?

— Attendez que je me rappelle : oui, ça y est, ça me revient, il a lu le journal et à un moment il est devenu tout blanc, j'ai cru qu'il faisait une réaction allergique au Benco, vous savez comment il est avec toutes ses allergies...

— Oui, bon, accélérez un peu le récit Troufignon.

— En fait c'était pas une allergie, c'était juste un truc qu'il a lu : il a entouré un article, pendant que je cherchais le gadget en cadeau au fond de la boîte de céréales, et il a dit un truc genre « je fais mon sac, je pars à la gare, je vais à Montmorillon ».

— Montmorillon ?

— Oui, Montmorillon.

— Et après ?

— C'était une girafe ?

— Quoi ?!

— Dans le paquet de céréales, j'ai eu la girafe en plastique cette fois, il me manque plus que le crocodile et j'aurais toute la collec.

— Vous en tenez une foutue couche, putain. C'était quoi cet article ?

— Ca parlait de la mort mystérieuse d'un ufologiste du Poitou, j'en sais pas plus, j'ai lu en diagonale puis j'ai pas compris tous les mots.

— Je vous préviens Troufignon, si c'est une blague, c'est pas marrant : les histoires de soucoupes volantes, c'est son talon d'Achille à Ghislain, ça faisait un moment qu'il en parlait plus alors je croyais que ça lui avait passé mais on dirait que je me suis trompée.

— Ah, bon ? Moi, je suis au courant de rien à propos des soucoupes.

— C'est normal, je lui ai dit de jamais en parler au commissariat, ça pourrait lui faire du tort. Bon, trouvez-moi le numéro de la gare que j'empêche son train de partir.

— Empêcher son train de partir ? Mais comment vous aller faire ?

— Je connais un truc qui marche à tous les coups.

Deux minutes plus tard, Troufignon donne à Garrec le numéro de la S.N.C.F. qu'elle s'empresse de composer depuis l'accueil.

— Allô ? Ici, le commissariat de Meaux, je vous signale qu'un dangereux terroriste psychopathe est à bord du train Paris/Montmorillon, il faut absolument l'empêcher de partir.

— Quoi donc ?

— Déjà, on dit pas « quoi », on dit « comment ».

— Pardon mais pas moi, un mot qui n'a pas à concourir à la discussion à mon avis, jamais d'utilisation au boulot d'un composant arrivant à la position cinq de l'a b c français, par imitation du roman « La disparition » du grand fabriquant de mots, l'inouï, l'ahurissant G.P. dont j'ai par plaisir pris la disposition confinant au tic.

— Bravo la S.N.C.F., voilà le résultat quand on embauche des gens surdiplômés qui on fait des études de lettres, ils sont infichus de répondre correctement au téléphone. Essayez de parler normalement sans vos simagrées, putain !

— Nul charabia, aucun galimatias ni d'insignifiant baragouin. Allons droit au but : train Paris/Montmorillon, j'ai pas compris de quoi il s'agit selon vous, un convoi doit-il finir son parcours par un prompt stop ou y a-t-il dans la communication un tracas d'audition aboutissant au quiproquo ?

— Arrêtez de couper les cheveux en quatre mon vieux, il faut absolument empêcher ce train de partir et appréhender le suspect, selon nos informations, il a peut-être des armes bactériologiques dans son sac à dos...en tout cas, on est on sûr qu'il a un canif multi-usages à la lame particulièrement bien aiguisée. Vous notez ?

— Affirmatif mais train parti : pas de bol, trop tard pour vous à mon grand chagrin.

— Et merde ! crie Garrec dans l'appareil. Vous auriez pu le dire plus tôt !

— Contrit pour l'imbroglio. Salutations, répond le fanatique de Perec avant de reposer le combiné pour reprendre sa grille de mots croisés.

— Bon, trouvez-moi le numéro du commissariat de Montmorillon, Irina.

— Mon quoi ?

— Troufignon, expliquez à Irina, notre spécialiste en chaussettes chauffantes, comment dégoter ce foutu numéro de téléphone.

— Pourquoi vous le faites pas vous-même ? demande Hector avec une certaine insolence.

— J'ai besoin d'un café. Saleté de S.N.C.F : ils sont toujours en retard et quand y a un dangereux terroriste à arrêter, le train est à l'heure, merde.

— Vous croyez vraiment que Ghislain a des armes bactériologiques, ça m'étonne quand même un peu de lui ?

— Hector, des fois, je vous trouve encore moins intelligent que ce que je pense et pourtant j'ai pas une haute opinion de vous en ce domaine.

— Je comprends pas, c'est un compliment ?

9h32, bureau de Garrec. Hector Troufignon, redevenu larbin officiel depuis la fin de la B.E.N., apporte les informations demandées par sa supérieure.

— Voilà le numéro, poulette, dit-il en tendant à Garrec un post-it griffonné.

— Pas trop tôt, j'ai eu le temps de me taper toute la cafetière, heureusement que c'est du jus de chaussette, d'ailleurs il faudrait aussi lui apprendre à faire du kawa à la tsarine ! (Hector s'apprête à quitter le bureau.) Attendez, restez là, j'arrive pas à vous lire, c'est un 5 ou un 2 là et ici un 8 ou un 3, je vois pas ? Vous avez une écriture de cochon, Troufignon.

— C'est que j'en suis un peu un.

— Arrêtez de faire l'andouille, nom de Dieu.

Après avoir composé trois fois un faux numéro, Troufignon étant incapable de se relire lui-même, Garrec parvient enfin à joindre le commissariat de Montmorillon :

— Allô, lieutenant Garrec, commissariat de Meaux à l'appareil, je peux parler au commissaire.

— Meaux, comme le camembert ? C'est un peu fadasse, non ? Moi, je préfère les fromages qui ont du caractère, du tempérament, du répondant, vous voyez ce que je veux dire ?

— Certainement, certainement, mais là n'est pas le but de mon appel.

— Non, parce que ça se perd, on a beau dire mais ça se perd.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se perd ? De quoi parlez-vous ?

— Du fromage, pardi : le fromage en fin de repas, avant le dessert, ou en guise de dessert à la rigueur pour ceux qui sont au régime.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Non, parce qu'ils nous font chier avec leurs cinq fruits et légumes mais on a beau dire ce qu'on voudra, un bon morceau de Roquefort bien fait c'est quand même autre chose qu'une pitoyable Golden sans aucun goût pleine de pesticides, vous croyez pas lieutenant, c'est quoi votre nom déjà ?

— Garrec, lieutenant Chantal Garrec, espèce de pauvre pervers fromageophile, passez-moi votre supérieur et qu'ça saute !

— D'accord, vous énervez pas, vous aimez pas le fromage, c'est ça ? Où alors vous faites partie de la pire des catégories, celle de mangeurs de Kiri et Vache qui rit ?

— Bon, le Jean-Pierre Coffe du pauvre, tu me passes ton chef ou ça va chier !

— Excusez mon collègue : depuis qu'il a arrêté de fumer il fait une obsession sur le fromage, le commissariat empeste le reblochon et il a pris quatorze kilos en un mois. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre appel ? Au fait, c'est toujours Royco qui gère le commissariat de Meaux ? Il nous invitait dans le temps à chasser le sanglier, des sacrées parties de rigolades, bon pour tout vous dire on chassait surtout la pute albanaise mais bon...

— Excusez-moi, c'est pas que je me désintéresse de la vie sexuelle de mon ex-patron mais

— Il est en retraite alors ?

— Oui, bon, revenons en à nos moutons : un terroriste peut-être bien albanais va arriver en gare de Montmorillon, il faut que vous alliez le cueillir à la sortie du train, vous me le mettez au chaud en cellule et moi je viens le chercher au plus vite.

— Un terroriste à Montmorillon : quelle idée ?

— Ben vous savez les terroristes albanais ça a des drôles d'idées, c'est même à ça qu'on les reconnaît.

— Bon, et il ressemble à quoi votre zigue, un basané je parie ?

— Non, on ne peut plus blanc, à moitié breton même c'est pour dire à quel point il est blanc, sans le vexer je dirais même qu'il est un peu blafard, même si blême serait peut-être le mot le plus approprié.

— Ok, j'ai pigé, le mec a la tronche blanche comme un sachet d'aspirine et le reste ?

— Le reste ? Vous savez j'ai pas regardé partout, mais tout porte à croire qu'il est aussi blanc sur les autres parties du corps.

— Non, je voulais dire le reste de la description physique.

— Pardon, excusez-moi, c'est le café bolchevique qui me réussit pas. Il a les cheveux châains, un peu trop longs, il devrait aller chez le coiffeur, un jean noir, un sweat gris à capuche et des baskets Adidas, et un sac à dos Nike noir et bleu, décrit Garrec aidée par Hector qui lui souffle, et bien sûr il a l'air louche.

— Pas de problème, on fait le nécessaire, j'envoie deux hommes sur le coup.

— Vous pouvez en envoyer qu'un, il est pas très costaud.

— J'aime autant en envoyer deux voire trois : ils s'emmerdent ici à jouer à la belote, alors dès qu'y a un peu d'animation ils se battent pour sortir, comme des gosses vous voyez.

— Non, pas vraiment mais je vous fais confiance commissaire.

— Ah mais je suis pas commissaire, j'ai été viré après une bavure avec des négros, je suis homme de ménage maintenant, le commissaire est en train de se faire latter au strip-poker, mais je lui passe le message, de toute façon il a tout entendu, j'ai mis le haut-parleur.

Après avoir raccroché, Garrec explique à J.R qu'elle va sur place récupérer Ghislain :

— Ils ont péti un plomb à Montmorillon, leur commissariat est un vrai repaire de débiles, et moi qui croyais qu'ici on était à la ramasse.

— Quoi ? Quelqu'un m'a appelé ?

— Mais non Clémence, je vous ai déjà dit qu'on vous appellera par votre prénom, ça évitera les quiproquos. L'expression « à la ramasse » est parmi mes préférées de la langue française et je compte pas changer mon vocabulaire pour vous, alors va pour Clémence, ça vous gêne pas que je vous appelle par votre prénom ?

— Pas du tout Chantal, dit la jeune femme en esquissant un sourire timide.

— Qui vous a autorisé à m'appeler par mon prénom ? Appelez-moi Garrec, j'ai pas un nom ridicule, moi.

13h43, commissariat de Montmorillon. Venue en voiture après un vif débat avec J.R. — qui aurait voulu l'avoir pour l'affaire du « tueur art-déco » —, Garrec pénètre dans l'établissement dont toutes les fenêtres sont grandes ouvertes malgré le froid. Elle s'adresse à l'officier qui est à l'accueil :

— Pourquoi vous ouvrez les fenêtres, ça caille ici ?

— Le fromage. Vous sentez pas ? Ca empeste.

— Non, j'suis enrhumée.

— Vous en avez de la chance, moi je paierai pour être enrhumé, le mélange reblochon et roquefort, ça fouette un max.

Garrec dévisage l'officier avant de dire :

— On vous a jamais dit que vous ressembliez à ce chanteur corse... Fo, Fio, Fiori ?

— Oh que si ! Vous croyez que c'est facile au quotidien d'être pris pour Patrick Fiori quatre fois par jour minimum ? Dans le meilleur des cas on me demande un autographe pour Mamie Lucette, dans le pire c'est une baffe voire un bourre-pif direct sans autre forme de procès ! Même pas le temps de sortir ma carte d'identité, t'es Patrick Fiori ?, vlan, un taquet dans la gueule ! Je suis humilié, traîné dans la boue !

— Désolé, je comprends, ça doit pas être facile. Je viens chercher mon collè, euh un terroriste que je vous ai demandé d'interpeller à la gare ce matin. Il est où ?

— Le mec aux macarons ?

— Quoi ?

— Il est dans sa cellule, mais je vous garantis pas dans quel état vous allez le trouver.

Garrec découvre Palardoux en cellule, en slip et avec trois policiers en tenue.

— Chef, chef, je m'insurge, j'ai été maltraité par ces hommes !

— Vous avez subi des sévices ?

— Faut pas charrier, c'est pas Abou-Grahib ici, on l'a juste réquisitionné pour un strip-poker.

— Mais chef, regardez ma tenue, je suis bafoué dans mon honneur de policier...et d'homme.

— C'est votre faute aussi, si vous étiez pas si mauvais aux jeux de cartes, je vous avais prévenu : un flic doit savoir jouer à tous les jeux de cartes, c'est vital.

— Ben si j'avais su j'aurais mis un caleçon au lieu d'un slip...et un caleçon propre.

— C'est vrai que ce slibard est d'une propreté douteuse, en plus l'élastique a l'air à bout de souffle : si mon téléphone portable faisait appareil photo j'immortaliserais la scène et je l'enverrais à la petite Ramasse.

— Moi, mon téléphone, il fait appareil photo, s'enthousiasme un des flics à lunettes et moustaches.

— Vous êtes ? demande Garrec.

— Mickey Soupière, madame, pour vous servir.

— La soupe, servir la soupe. Ghislain, rhabillez-vous, la partie est finie.

— Un macaron, chef ? Vous le savez peut-être mais c'est la spécialité de Montmorillon, dit Ghislain, toujours en slip, tendant une boîte de pâtisserie à sa supérieure.

— Pourquoi il vous appelle, chef : vous êtes à la tête du réseau terroriste ?

— On est flic tous les deux. Relâchez-le, il est innocent comme un agneau qui vient de naître.

— Vous abusez pas un peu, chef ? Me faire passer pour un terroriste, passe encore mais m'imposer le strip-poker et maintenant me traiter d'enfant de cœur, trop c'est trop. Ah, j'oubliais le pire : j'ai eu droit à la dégustation forcée de trente-six spécialités fromagères.

— Et vous avez encore faim pour les macarons ?

— Justement c'est pour essayer de m'enlever le goût du bleu dans la bouche. Et encore, j'ai dû menacer de porter plainte devant le Tribunal Européen des Droits de l'Homme pour que le mec de l'accueil aille me les acheter à la pâtisserie.

— Patrick Fiori ?

— Arrêtez de vous foutre de sa gueule avec ça, dit Mickey Soupière, le pauvre, il attend de gagner au loto pour se refaire faire la tronche mais en plus d'être moche il est malchanceux, il a jamais ne serait-ce qu'un seul bon numéro.

14h08, sur un banc de la place du village, face au monument aux morts — ou plutôt au mort, puisque Henri Lepoulpe est le seul homme du coin à jamais avoir été tué à la guerre, une chute de cheval en marge du débarquement des Américains à Concarneau en juin 1944.

— Alors, Ghislain, expliquez-moi qu'est-ce qui vous a pris de venir dans ce trou perdu sans prévenir personne. J'ai lu l'article dans le journal mais j'avoue que j'ai pas tout compris.

— C'est très simple, chef : Marcel Dérrouille, le type retrouvé mort près de la voie de chemin de fer de Montmorillon, c'était un ami de mon père et il faisait partie de la société des ufologistes du Poitou.

— Votre père faisait partie de la société des ufologistes du Poitou ? Je croyais que vous viviez dans le 93 quand il a disparu en 91, à moins que ce soit l'inverse ?

— J'ai pas dit que mon père faisait partie des ufologistes du Poitou, j'ai dit qu'il était ami de Dérrouille qui lui faisait partie des ufo...

— ...logistes du Poitou, ok, j'ai pigé. Et vous croyez que sa mort a un rapport avec la disparition de votre père il y a dix-huit ans ?

— J'ai de bonnes raisons de le croire.

— Dans quelles circonstances votre père a disparu, Ghislain ? On n'en a jamais parlé avant mais je crois que là ça s'impose.

— Je vous raconte mais vous me promettez de pas rire.

— Promis.

— C'était le 3 juillet 1991 et mon père a disparu en allant organiser une soirée merguez à Melun pour l'anniversaire du sosie d'Eddie Barclay. Ce qui est bizarre c'est qu'on a rien retrouvé de lui, même pas sa camionnette.

— La police a conclu quoi ?

— Disparition volontaire.

— Je sais que c'est dur pour vous mais avouez que c'est le plus plausible.

— Disparition volontaire mon cul oui, on m'ôtera pas de l'idée qu'il a été enlevé.

— Par des extra-terrestres ?

— Pas forcément. Je penche plutôt pour la thèse d'une organisation voulant l'empêcher de parler de ce qu'il a vu.

— Et il a vu quoi exactement ?

— Des engins volants immenses, terrifiants et silencieux sur une route de campagne en juin 91, quelques semaines avant sa disparition, drôle de coïncidence vous trouvez pas ?

— J'en sais rien. Et c'était vers quel endroit ?

— A l'entrée de Meaux, kilomètre deux pour être précis.

— Attendez Ghislain, je crains de trop bien comprendre : vous avez demandé à travailler à Meaux pour avoir accès au dossier ?

— Bien sûr, et pourquoi vous croyez que je suis devenu flic ? Pour l'attrait de la tenue ? Le plaisir de me faire insulter au quotidien ? Le salaire de merde ?

— Ghislain, vous me faites peur.

— Et maintenant on fait quoi ?

— J'hésite entre vous ramener manu militari à Meaux et vous infliger un blâme et rester ici avec vous pour enquêter sur la mort de Déruille et voir si ça peut nous aider à remonter jusqu'à votre père.

— Et vous choisissez quoi ?

— La deuxième solution, même si ça paraît dingue j'ai envie de vous faire confiance Ghislain, et puis je crois que j vous aime bien, mais ne le dites à personne, ça pourrait nuire à ma réputation.

— Merci chef, merci, je vous revaudrai ça ! dit Palardoux en sautant au cou de Garrec.

— Pas d'effusions inutiles Ghislain, combien de fois devrai-je vous le dire ? J'espère que vous vous souviendrez que je vous fais une fleur et que vous bosserez deux fois plus dur pour qu'on coince ce tueur art-déco qui a dézingué la B.E.N.

— Oui, chef, comptez sur moi !

— Bon, les flics d'ici, ils ont conclu quoi pour Dérrouille ?

— Suicide. Il paraît qu'y a un suicide par semaine en gare de Montmorillon.

— C'est beaucoup pour une ville de 6 603 habitants non ?

— Ouais, vous voyez bien qu'il faut qu'on reste ici, il se passe des trucs louches.

— Alors, on commence par quoi ? demande Garrec en se levant du banc et en enlevant les miettes de macarons sur son manteau.

— Le mieux est d'aller d'abord voir le corps et parler au médecin légiste.

14h32, morgue de l'hôpital Ariel Sharon, Montmorillon. Garrec et Palardoux, venus examiner le corps de Marcel Dérrouille, rencontrent le médecin légiste.

— Sagamore Rodomontade, enchanté de voir de nouvelles têtes.

— Quelles sont vos conclusions sur la mort de Dérrouille ? demande Garrec pressée d'aller droit au but.

— Suicide, comme tout le monde.

— Comme tout le monde ? s'étonne Ghislain.

— Oui, plus ou moins directement : vous savez la vie est pas rose tous les jours ici, pas de ciné, une boulangerie minable qui vend du pain rassis, y a bien le supermarché mais vaut mieux pas leur acheter de nourriture, leurs frigos sont tout le temps en panne, rien de tel pour attraper des salmonelles, l'avant-dernier bistrot a fermé par arrêté préfectoral la semaine dernière, ça aura été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, allez pas chercher plus loin.

— Vous exagérez pas un peu ? J'ai acheté des macarons à la boulangerie et ils étaient très bons.

— Vous les avez mangés quand ? Si vous vous sentez barbouillé ou si vous avez une éruption de furoncles d'ici ce soir, vous étonnez pas.

— Des furoncles ? Merde alors, chef, j'ai peur.

— Calmez-vous Ghislain, vous voyez bien que Monsieur Rodomontade n'a pas l'air du genre optimiste.

— Vous avez rien remarqué de bizarre sur la scène de crime ?

— Non, ah attendez, dit-il en regardant son dossier, est-ce qu'un lapin vivant qui sautille à côté du cadavre est quelque chose de bizarre ?

— J'en sais rien, ça peut, vous trouvez pas ça incongru, vous ?

— Oh, moi, vous savez, plus rien ne m'étonne.

— Vous avez déjà vu ça sur d'autres affaires ?

— Pas de lapin, non, mais vous savez on en voit des vertes et des pas mûres quand on est légiste. Et puis, je lis la presse moi et je sais que le lapin est l'animal le plus dangereux après l'alligator et la fouine.

— On doit pas lire la même presse Monsieur Rodomontade parce que moi j'étais persuadée que le lapin était l'animal le plus gentil qui soit.

— Lieutenant Garrec sans vouloir manquer de respect à une dame, je dirai que c'est une des plus grosses conneries que j'ai jamais entendue de ma vie, hormis le jour où Martin Hirsh est entré au gouvernement bien sûr. Mais attention, y a lapin et lapin.

— Je sais pas pourquoi mais j'étais persuadé que vous diriez ça, dit Ghislain.

— On ne doit en aucun cas confondre lapin sauvage et lièvre, sans parler des lapins nains qui n'ont rien à voir et puis les mâles et les femelles qui se comportent de façon tout à fait différente.

— Comme souvent, commente Garrec en repensant au fait qu'elle a laissé la journée à Max pour débarrasser ses affaires de chez elle et rentrer chez lui.

— Pour moi ce lapin a attaqué Déruille de façon délibérée et préméditée, peut-être même qu'il le suivait depuis plusieurs jours, c'est vicieux ces bêtes vous pouvez pas imaginer.

— Je crois que c'est vous qui imaginez un peu trop, Monsieur Rodomontade, et puis vous vous contredisez, je croyais que c'était un suicide.

— L'un n'empêche pas l'autre, il s'est fait attaquer par un lapin au moment de son suicide, rien de plus banal.

— Ouais, j'suis pas convaincu, dit Ghislain.

— Moi non plus, renchérit Garrec.

— Si vous croyez pas à la piste du lapin, il vous reste le club des ufologistes du Poitou dont Déruille faisait partie.

— Et on les trouve où les fans de « La soupe aux choux » ?

— Cet après-midi y a leur réunion mensuelle à la cafète Casino, à droite en sortant de la rocade.

— Et comment vous savez ça ? Vous en êtes du club des ufo ?

— Non, mais je m'emmerde tellement tout seul chez moi depuis que ma femme s'est tirée que je peux pas me permettre de refuser une invitation. D'ailleurs, si vous restez plusieurs jours, on pourrait se faire une petite bouffe, je suis le roi des vols au vent.

14h48, sur le parking de la morgue. Garrec et Palardoux, se dirigeant vers la voiture personnelle de la première cabossée et pas très propre, sont interrompus par les considérations du second.

— Moi, j'ai pas d'opinion tranchée sur les lapins, vous croyez que c'est grave, chef ?

— Vous pensez qu'on peut s'intoxiquer le cerveau avec des macarons pas frais ?

— Quoi ? Moi, j'ai pas eu de lapins, par contre j'ai eu une douzaine de hamsters.

— Attention, Ghislain, des hamsters ou des cochons d'Inde ? Soyez précis.

— Merde, chef, j'en sais rien, vous me mettez le doute, je vais téléphoner à ma mère pour lui demander, si elle est en état de se rappeler quelque chose, parce qu'avec tous les médocs qu'elle prend elle a pas toujours les idées claires.

15h06, commissariat de Meaux. Clémence Ramasse, qui bosse à plein-temps avec J.R. sur le massacre des dix-sept nains au « Petit Bonheur », fait une pause pour prendre son jus de betterave en thermos.

— Vous savez ce qui se passe avec Ghislain et Garrec ? interroge Clémence.

— Ecoutez, ma petite Ramasse, j'en sais rien : dans la boule de cristal j'ai vu Ghislain en vieux slip et j'avoue que je sais pas trop quoi en penser.

— En vieux slip ? C'est une métaphore, un code entre vous, une litote ? demande la jeune femme éberluée.

— Non, en vieux slip ça veut dire en vieux slip, dans un slibard pourri si vous préférez, vous savez du genre plus très blanc et avec un élastique mou.

— C'est bon, j'ai compris. Et avec les autres techniques divinatoires, ça donne quoi ? Vous avez pas essayé de lire dans les tripes de vautours ?

— C'est ironique ?

— Non, du tout.

— Les vautours, c'est nul, je teste d'autres méthodes.

— Du genre ?

— Je ne suis pas sûr que vous avez assez d'ouverture d'esprit pour comprendre ces choses, Clémence.

— Vous dites ça parce que j'ai fait des études scientifiques ?

— Oui, je suppose.

— Ben vous avez tort de juger les gens sur leur C.V., j'adore les histoires paranormales, je suis une fan de littérature S.F., j'ai fait la queue à minuit à la librairie pour acheter Harry Potter en anglais à sa sortie.

— Comme Palardoux : je savais bien que vous alliez vous entendre tous les deux, vous avez plein de points communs. Si vous voulez tout savoir, ma nouvelle méthode c'est de lire l'avenir dans la disposition des plans de tomate. J'aurais les premiers résultats en fin de semaine prochaine.

15h19, sur le parking du Casino. En sortant de la voiture dont les portières ferment à peine, Ghislain demande à Garrec :

— A quoi on va les reconnaître nos ufologistes chef ?

— A mon avis y aura pas grand monde à l'intérieur, si y a plus de trois personnes à une table ça sera eux.

Une fois à l'intérieur, Garrec est bien forcée de reconnaître qu'elle s'est trompée, la cafétéria est pleine à craquer.

— Putain, tout Montmorillon s'est donné rendez-vous ici ou quoi ?

— On est mercredi, le jour des enfants, et le légiste a raison, y a pas beaucoup d'animation ici : les gens doivent avoir le choix entre venir ici ou rester chez eux à regarder des rediffusions de Julie Lescaut sur TF1.

— Ouais, c'est sûr que dans ces conditions, moi aussi je réévaluerai l'attrait du steak semelle/frites grasses, même à trois heures de l'après-midi.

— Regardez chef, en parlant d'animation, on dirait qu'ça chauffe là-bas.

— Où ?

— Derrière les fougères en plastique, à droite du sosie de Régine.

— Ah, oui, je vois, mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Je crois qu'y a une bataille en règle à coup de flamby et de purée mousseline.

Effectivement, un furieux affrontement fait rage : des types en tenue argentée, certains avec de fausses oreilles de Spock ou d'innombrables colifichets d'origine douteuse autour du

cou, balancent de la purée à la cuillère sur une coterie de mecs en noir sérieux comme des papes qui se planquent sous les tables et en ressortent de temps à autre pour leur jeter assez lâchement leurs flans au caramel à la tronche.

— Eh là, on se calme, police, dit Garrec en dégainant sa carte. Si je vois encore un flamby voler, je tire dans le tas, compris ?

Les belligérants cessent leurs enfantillages, hors un sourd ou un abruti qui expédie une cuillère de purée contre le mur dans le plus grand silence.

— Oui, police, reprend Ghislain qui fait tomber sa carte en voulant la dégainer, faisant par la même occasion tomber de la poche de sa veste une boîte de préservatifs qu'une jeune femme ramasse avant de la lui tendre dans un grand sourire.

— Vous êtes Mulder et Scully ? J'ai toujours trouvé David Duchovny super sexy, je veux dire bien avant qu'il joue dans la série où il fait un mec super sexy.

— Je suppose donc que vous faites partie des ufologistes, mademoiselle ? répond Palardoux rouge comme une pivoine.

— Exact, quelle perspicacité, sauf que nous on préfère dire « les ufo » ça fait plus jeune, plus cool.

— Et ceux sur qui vous lancez des flamby c'est qui ? demande Garrec.

— Ceux qui nous balancent de la mousseline vous voulez dire ?

— Oui, enfin les autres, quoi.

— C'est le club des amis de Francis Huster, des gros cons prétentieux comme lui, il nous ont piqué notre table habituelle.

— Mais elle est bien aussi votre table, non ?

— Non, le club des ufo du Poitou a priorité tous les troisièmes mercredis du mois pour la grande table près de la fenêtre.

— Ah, au cas où y aurait une soucoupe volante dans le ciel, c'est ça ?

— Pas du tout, c'est pour surveiller nos bagnoles, j'y tiens moi à ma Renault Tigrou et y a pas mal de casseurs dans le coin.

— Des casseurs dans une si petite ville ? Vous voyez trop de films de Luc Besson, mademoiselle.

— Ou vous êtes amie avec le légiste.

— Rodo ? Vous croyez pas si bien dire, c'est mon ex, enfin mon ex c'est beaucoup dire, on est sorti ensemble deux jours et demi et ça m'a suffi, ce mec est chiant à mourir.

— Mademoiselle, vous connaissiez Dérouille ?

— Plus ou moins, mais ça fait un bail que je l'ai pas vu, on n'est pas du même groupe.

— Du même groupe ? Il faisait pas partie des ufos du Poitou ?

— Si mais vous savez y a eu pas mal de scissions au sein des ufos ces derniers temps.

— Parce que y'a des scissions entre des zouaves qui croient aux aliens ?

— Y'en a toujours dans ce genre de groupe, commente Ghislain. L'année dernière, des membres des « Nazis sympas » ont quitté l'assoc pour former les « S.S. coolos » par exemple.

— Quelle différence ?

— Les seconds écoutent du reggae, je crois.

— Pour en revenir aux ufos, mademoiselle, vous êtes quand même au courant que Dérrouille est mort ?

— Non, première nouvelle : qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Suicide, dit Ghislain.

— Attaque préméditée d'un rongeur, dit Garrec. Et il faisait partie de quel groupe alors, Dérrouille ?

— Ceux qui croient que les grenouilles sont envoyées de l'espace.

— Impressionnant, commente Garrec en regrettant de plus en plus d'avoir quitté Meaux. Et c'est quoi les autres courants de pensées ?

— Y a ceux qui pensent que les parcmètres lisent dans les pensées, et puis ceux qui croient que Raffarin vient de Vénus, d'autres sont persuadés que les martiens ont peur des épis de maïs. Mais j'y pense, vous devriez aller voir Nono le Robot, il fait une conférence sur les parcmètres cet aprèm à la salle des fêtes Charlotte Valendrey, en face du cimetière, vous pouvez pas la rater.

— Quel rapport avec Dérrouille ?

— Ils étaient grands amis dans le temps puis ils se sont fâchés pour une divergence d'idées mais ces derniers temps, je crois bien que Dérrouille flirtait avec ses thèses anti-parcmètres. Vous savez la fermeture du bistrot ça en a secoué plus d'un et quand on est désespéré on est prêt à croire n'importe quoi.

— Et vous vous croyez à quoi ?

— Je crois que des extra-terrestres mâles viennent coucher avec les humaines la nuit pour leur faire des gosses et envahir la planète d'ici une génération.

— Ca vous est arrivé à vous ? demande Ghislain.

— Bien sûr, au moins deux fois par semaine, mais à l'occasion je crache pas sur un humain. Vous voulez que je vous donne mon numéro de portable ?

— Euh, je...

— C'est votre femme et vos trois enfants qui seraient pas d'accord, Ghislain. Allez on va y aller, nous, on a une conférence passionnante sur les parcmètres qui nous attend, ça serait bête qu'on n'ait plus de places assises.

— Au revoir Ghislain, à bientôt peut-être.

— Au revoir mademoiselle, dit Palardoux tandis que sa supérieure le tire par le bras.

— Natacha, complète la jeune femme tout sourire.

16h00 tapantes, devant la salle des fêtes Charlotte Valandrey. Garrec et Palardoux arrivent sur place, le nom de l'endroit intrigant fortement ce dernier.

— Charlotte Valandrey ? s'étonne Ghislain. Elle a fait quoi dans la vie à part avoir le SIDA ?

— Suivre une trithérapie, répond Garrec, mais là n'est pas le problème. Ouvrez l'œil, Ghislain, on risque de voir des choses bizarres à l'intérieur...

Dans une salle des fêtes quasi déserte, hormis un S.D.F. transi de froid rentré là pour se réchauffer, un fou entré par hasard et deux personnes venues au moins autant par mal aux pieds que par curiosité, Nono — quarante-cinq berges, en combinaison de ski et avec un casque de moto sur la tête — fait le spectacle.

— Je comprends rien à ce qu'il dit mais faut avouer qu'il a un sacré charisme.

— Vous êtes drôlement impressionnable Ghislain, la cible idéale pour une secte, vous devriez faire gaffe.

— Une fois, je me suis fait draguer par une témoin de Jéhovah.

— Ca m'étonne pas, vous avez un truc qui attire les barges : ufologue, ambassadrice de Barbie, conseillère d'orientation, j'en passe et des meilleures.

— J crois qu'la conférence est finie, chef, on devrait l'alpaguer avant qu'il disparaisse.

— Pourquoi ? Vous croyez qu'il a sa soucoupe garée en double file ?

Ils interpellent Nono alors qu'il quitte la salle avec son énorme pile de livres publiés à compte d'auteur, « Comment et pourquoi l'Etat se sert des parcmètres pour lire dans vos pensées », qu'il espérait dédicacer et vendre mais qui n'ont pas trouvé preneurs.

— Vous en voulez un ?

— Oui, pourquoi pas, vous les donnez ?

— Non, je les vends, si vous saviez combien ça m’a coûté, maintenant j’en ai 4500 à écouler.

— Vous prenez les chèques ? demande Ghislain en sortant son chéquier.

— On doit vous parler à propos de la mort de Dérrouille, dit Garrec pour essayer de recentrer le débat.

— Dérrouille ? Vous savez je le connaissais très peu en fait, c’était un type très limité de toute façon.

— J’croyais qu’il était proche de votre mouvance ?

— Oui, plus ou moins. Ecoutez, si vous voulez qu’on parle de choses confidentielles, on ferait mieux d’aller chez moi, les murs ont des oreilles.

— Ok, on vous suit, vous habitez où ?

— Au camping.

16h15, camping Yves Duteil.

— Trop classe le camping Yves Duteil, dit Palardoux admiratif avant de chanter : « j’ai la guitare qui me démange, alors je gratte un p’tit peu ».

— Arrêtez ça, Ghislain, ou j’veais devoir faire usage de mon flingue. On dirait Guillaume Canet jouant « Creep » à la guitare sèche avec sa voix de vieille gitane malade glapissant les conseils d’utilisation d’une crème anti-hémorroïdes périmée !

— Pardon, chef, je m’oublie, parfois.

— J’ai des photos si vous voulez, reprend Nono, son casque à la main, en les emmenant jusqu’à sa place de camping.

— Des photos de quoi ? s’inquiète Garrec. Pas de vous en train de faire des trucs cochons avec E.T. ou Alf, j’espère ?

— Non, des photos de nous avant les scissions au sein des ufo du Poitou.

— Vous auriez pas plutôt des infos ?

— Je vais vous dire un truc hyper secret : le trésorier des anti-parcmètres en sait trop, du coup il se planque dans la cave du dernier bar du coin pour éviter d’être tué par des agents du gouvernement qui veulent le faire taire. La semaine derrière, il a même tenté de se pendre avec son drap.

— Avec son bras ? Comment c’est possible ?!

— Avec son drap, imbécile, rectifie Garrec en mettant un coup sur le crâne de Ghislain avec la crosse de son arme de service. Et qu'est-ce qu'il sait au juste, ce trésorier ?

— Régis Palardoux, ça vous dit quelque chose ?

— PAPA ! s'écrie Ghislain en imitant ce naze de Christophe Maé.

— C'est votre père ? s'étonne Nono, que pourtant peu de choses étonnent. Faut croire que le monde est petit, toute façon y'a pas de hasard, tout est écrit depuis bien longtemps...

— Dites-moi tout ce que vous savez sur mon père : il est vivant ? Il va bien ? Il a forci ? Il fait du sport ? Vous l'avez vu quand la dernière fois ?

— Oh là, minute papillon, c'est pas à moi à vous dire tout ça, surtout que je connais qu'une partie de l'histoire. Nous on le connaît sous le nom de code « Gustavo ».

En prononçant ce nom, Nono rentre dans sa tente puis en ressort blême.

— Ca va, Nono ? demande Garrec. Vous avez pas l'air bien.

Le chanfrein de la lutte anti-parcmètres s'effondre net, victime d'une crise cardiaque foudroyante ; quand Garrec regarde à l'intérieur, elle voit un parcmètre planté dans le sol qui a dû terrifier ce bon Nono, ainsi qu'un lapin tout blanc qui sort de la tente en bondissant.

— Qu'est-ce que vous foutez, Ghislain, vous voyez pas qu'il est mort ? dit-elle alors que son collègue fait du bouche à bouche au macchabée. Vous êtes nécrophile ou quoi ?

— Faut appeler une ambulance, des secours, je sais pas ! Ce type connaît mon père, il allait tout me dire ! Merde ! Pourquoi, pourquoi ?

— Arrêtez de vous donner en spectacle, tempère Garrec alors que des touristes hollandais en short filment au portable Ghislain remuant stupidement le cadavre d'une pauvre cloche en combinaison de ski.

16h30, commissariat de Meaux. Après consultations d'une série d'horoscopes, Jean-Rémi sort de son bureau et s'adresse à ses agents épluchant les rares informations collectées dans l'affaire du « tueur art-déco ».

— Ma petite Clémence, vous aller travailler avec Margaritos, je pense que votre binôme peut bien fonctionner : vous êtes Poissons ?

— Oui.

— Margaritos : vous êtes Lion ?

— Oui.

— Eh ben, c'est parfait : ça va coller entre vous.

— J'avais compris que je serais peut-être avec Ghislain, se hasarde Clémence.

— Si vous voulez pas travailler avec moi, tant pis, se vexe Margaritos en caressant sa bouteille d'huile.

— C'est pas ça, Monsieur Margaritos, je vous admire beaucoup mais j'ai peur qu'on ne puisse pas avoir de rapport d'égal à égal.

— Non, tranche J.R. : selon les cartes, vous et Ghislain ça va coller à l'horizontale mais beaucoup moins à la verticale.

— A l'horizontale ?

— Oui, au lit quoi : vous êtes fait pour être en couple, pas pour être des partenaires de boulot. Suis-je assez clair ou est-ce qu'il faut que je développe ?

— Non, non, je crois que j'ai saisi l'essentiel.

— En plus, Palardoux est très bien avec Garrec, c'est elle qui le forme et vous ça sera pareil avec Margaritos, être coaché par un vieux y a pas meilleur moyen pour apprendre pour un jeune. En plus ce type porte le poncho comme personne, c'est un gage de professionnalisme.

— 16h32, le commissaire Tribouillard décide de faire de l'inspecteur Ramasse ma nouvelle partenaire, dit Margaritos à son dictaphone. Bien, on s'occupe de quelle affaire pour commencer, le tueur de nains ?

— Pas pour le moment, répond J.R., j'attends que Garrec soit de retour pour étudier de nouvelles pistes à ce sujet. Vous allez commencer par un récidiviste : un certain Jean-Michel Moraufeu, connu de nos services pour ses harangues négationnistes, qui sévit en ce moment même au Promo Coco. On a eu des plaintes.

— A propos de plaintes..., dit Clémence en montrant d'un signe de tête Jean-Gilbert, costumé et debout sur une chaise à roulettes, en train de traverser l'accueil en chantant très fort et très faux le générique d'Albator.

— Vous en faites pas pour ça, les chaises sont solides, dit J.R. avant de retourner dans son bureau.

16h42, rayon fruits et légumes du Promo Coco de Meaux. Clémence Ramasse et Angelo Margaritos, en cuir et santiags, une bouteille d'huile attachée à la ceinture, débarquent au milieu des choux-fleurs et des kumquats. Face à eux, un petit chauve à l'air mauvais, monté sur deux cagettes superposées, braille dans un vieux micro :

— Ah ah, les chambre à gaz, parlons-en ! Vous y croyez, vous ? Moi non, et pour une raison simple : les chambres, ça n'existe pas, et le gaz n'ont plus, y'a seulement des pièces

avec un lit dedans et de la matière qui s'évapore, mais ni chambres, ni gaz, donc pas de chambres à gaz, C.Q.F.D. !

— On fait quoi, Monsieur Margaritos ?

— Appelez-moi Angelo. On l'évacue, que voulez-vous qu'on fasse, on va pas organiser un colloque avec Le Pen et Faurisson entre les ananas et les courgettes.

— Et le génocide arménien, parlons-en ! continue Jean-Michel Moraufeu. Non seulement le génocide arménien n'a jamais eu lieu, mais je vais plus loin : aucun arménien n'est jamais mort ! Jamais ! Les Arméniens sont immortels ! La preuve, Charles Aznavour, il a deux cent cinquante ans ! Ils sont immortels, j'vous dis !

— Monsieur Moraufeu, police, descendez de là, dit Margaritos très calmement.

— Mais je ne peux pas descendre, je suis à même le sol, dit Moraufeu en trépignant sur ses deux cagettes. Et je nie tout en bloc : je ne m'appelle pas Jean-Michel Moraufeu mais Miou-Miou.

— Pardon ? fait Clémence en hésitant à lui passer les menottes. Vous vous prenez pour Miou-Miou.

— Absolument pas, d'ailleurs je suis un arbre. Encore que les arbres n'existent pas : je nie l'existence du chêne, du sapin et du bouleau. En fait je suis une truite, même si rien ne prouve que les poissons existent.

— Vous êtes un homme comme les autres, reprend Margaritos, un peu plus petit et un peu plus con que la moyenne, mais un homme quand même.

— Pas du tout, je suis une femme active dans la force de l'âge, répond Moraufeu alors que les badauds se dispersent lentement.

— Ca suffit, on l'embarque ! ordonne Margaritos à sa collègue.

Alors qu'ils s'apprêtent à quitter le magasin en emmenant Moraufeu qui nie être menotté, une épaisse fumée blanche noie l'entrée du magasin.

— C'est quoi ça, un début d'incendie ? s'inquiète Margaritos.

— Non, c'est de la fumée comme dans les concerts de rock, répond Clémence qui n'est allée qu'à un concert de sa vie, celui de Chantal Goya à l'âge de huit ans.

— On se croirait à Katmandou à la grande époque.

— Vous y étiez ? demande la jeune femme curieuse du parcours de son supérieur.

— Oui, à un moment j'étais là-bas, et puis après j'ai été ailleurs, vous savez j'ai beaucoup bougé.

— Pour raisons professionnelles ou privées ?

— Vous êtes un peu trop curieuse, gamine. Mais qu'est-ce que c'est qu'ça ?

Soudain, une musique démarre : « We are the champions », de Queen, à fond les ballons. Des spots rouges et verts éclairent l'entrée où apparaît, debout sur une estrade improvisée avec quelques cartons, un maigrichon moustachu en habit de lumière.

— Et voici le grand, l'unique, Bruno Jobard ! s'époumone dans un mégaphone un type caché derrière les cartons.

— C'est qui ce con ?

— Bruno Jobard, dit un vigile pas plus surpris que ça. C'est un client qui a gagné au Keno y'a six mois, depuis il se prend pour une star. Il a embauché un imprésario qui soigne ses entrées avec une machine à fumée, des lumières, ce genre de trucs. Il fait ça partout, c'est sa marque de fabrique.

— Il a des faux airs de Freddie Mercury, vous trouvez pas ? dit Clémence, physionomiste et décidément très portée sur le rock des années 80.

— Freddie ou pas, on le coffre aussi avant qu'il balance à nouveau ses saloperies, répond Margaritos J'ai pas envie que ce con foute le feu au supermarché.

— Ca m'étonnerait, contredit Jean-Michel Moraufeu, mains attachées dans le dos. Les supermarchés ça n'existe pas, et le feu j'ai des doutes, faudrait des preuves à tout ça, hein, je crois, ce serait la moindre des choses, non ?

16h48, devant le bar « Ca s'arrose ! », à Montmorillon. Après avoir procédé aux manœuvres d'usage concernant la mort de Nono en compagnie des flics du commissariat interrompus en pleine partie de poker-reblochon, Garrec et Palardoux se sont lancés sur leur seule piste : le trésorier des anti-parcmètres planqué dans la cave du bar local parce qu'il en sait trop.

— Chef, vous pensez que c'est le lapin qui a fait le coup ?

— Le coup du lapin ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Ben j'veux dire qu'on a trouvé un lapin près du corps du premier type d'après Rodomontade, et là, pouf, un deuxième qui passe à côté de celui de ce pauvre Nono, ça donne à réfléchir... Vous croyez que c'est le lapin qui a planté le parcmètre dans sa tente ?

— Ecoutez, Ghislain, ça fait longtemps qu'on travaille ensemble et j'ai du respect pour vous, enfin pas du respect mais de l'estime, pas réellement de l'estime en fait, disons que je n'ai rien contre vous a priori, mais là vous déblatérez vraiment des conneries à la chaîne ! Ce lapin n'y est pour rien, même si je ne saisis pas bien le rapport entre rongeurs vivants et

ufologistes morts. Ce dont je suis sûre, c'est que quelqu'un qui connaissait la phobie des parcmètres de Nono a fait exprès d'en mettre un dans sa tente pour qu'il claque. On a deux meurtres à élucider, et peut-être trois si ce trésorier a passé l'arme à gauche.

— Ok, chef, je suis votre raisonnement mais...

— Attention ! crie Garrec en poussant son collègue.

L'instant suivant, un homme de taille moyenne s'écrase à même le goudron du parking après avoir vraisemblablement sauté du toit du bar.

— C'était quoi ça, chef ?

— Un suicide, Ghislain, j'en ai peur. Les chiffres avancés par Rodomontades doivent être exacts tout compte fait.

— On fait quoi, on appelle le commissariat ?

— Pas le temps, quelqu'un s'en chargera, dit Garrec en rentrant dans le bar.

A l'intérieur, c'est la décrépitude : l'endroit est délabré, les chaises rares et les clients aussi. Une barmaid louchant des deux yeux en tee-shirt « Marilyn Manson » lave les verres pendant qu'un type remplit une grille de mot fléchés et qu'un second la reluque en sirotant un Coca Light.

— Vous connaissiez pas un ufologiste traqué par le gouvernement par hasard ? lui demande Garrec tout à trac.

— Un ufoquoi ? répond la femme en regardant Ghislain du fait de sa bigloucherie.

— Dites, vous devriez peut-être appeler la police, s'immisce Ghislain, y'a un gars qui vient de se jeter de votre toit, vous avez dû le voir, quand même ?

— Moi j'ai rien vu, dit le premier type en gobant une cacahuète.

— Moi non plus, fait le deuxième tout en fixant son Coca.

Un autre énergumène tombe du toit et s'écrase pratiquement au même endroit.

— Là, vous l'avez vu !

— Vu quoi ?

— J'sais pas, j'ai rien vu.

— Suffit ! dit Garrec. Vous allez obtempérer ou je fais fermer ce bar !

— C'est pas un bar, il a fermé la semaine dernière, dit la loucheuse.

— Alors c'est quoi, un club de lecture pour glandus à la ramasse, la confrérie des buveurs de Coca cons comme des paniers percés ?!

— Ni l'un à l'autre, vous avez qu'à demander à mon frère, c'est lui le responsable, tiens le voilà, dit la barmaid en montrant l'homme sur le seuil.

— Santon Lapin ! s'exclame Garrec en se retournant.

— Non, moi c'est Lopin, Sanson Lopin, corrige l'individu. Lieutenant, inspecteur, qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes plus à Meaux ?

— Si, mais on a été délocalisés momentanément pour coincer le cousin tueur d'E.T.

— Je comprends pas, c'est le cousin de je ne sais trop qui qui a tué E.T., ou le cousin d'E.T. qui a tué je ne sais trop qui ?

— Laissez tomber, Lopin, et expliquez-nous plutôt (un troisième type tombe du toit), expliquez-nous ça pour commencer.

— C'est les nouveaux adhérents de la Fédération Française de Plongeurs de Parking.

— De quoi ?

— De plongeur de parking. Tout a commencé l'année dernière, après que vous ayez démantelé notre groupe ornithophile du Colibri Bleu¹. C'a m'a foutu un coup, j'étais dans un mauvais trip, un soir j'ai écouté en boucle « Fais comme l'oiseau » de Michel Fugain et je me suis jeté par la fenêtre de chez moi.

— On en a vu passer à l'acte pour moins que ça, note Garrec.

— A propos, chef, j'veus ai déjà parlé de mon oncle Raymond qui s'est tué parce que ma tante avait mal refermé un bocal à cornichons ?

— La dernière fois vous m'avez dit que c'était pour une histoire de beurre allégé !

— Ca m'étonnerait, chef, vous devez confondre.

— On s'en moque de toute façon, continuez Sopalin.

— C'est Lopin mon nom. Je m'en suis sorti, j'habite au rez-de-chaussée, mais ma T.S. m'a fait réfléchir. Je me suis installé dans le Poitou pour changer d'air et mon nouveau psy qui consulte par SMS m'a dit de me mettre au sport, alors j'ai fondé la Fédération Française de Plongeurs de Parking avec ma sœur Philippote.

— C'est charmant comme prénom, dit Ghislain à la bigleuse qui lui fait de l'œil.

— Malheureusement, depuis qu'on a commencé, tous nos licenciés sont morts : le plongeur de parking, c'est un sport dangereux.

— Je comprends mieux l'explosion du taux de suicide dans la région, dit Garrec.

¹ Voir Saison 1, Episode 1, *La secte du Colibri Bleu*.

— Quand le bar a fermé, on a installé le siège de notre fédé ici, du coup on n'a pas le droit de servir d'alcool mais ça vaut mieux comme ça, faut être à jeun pour faire du plongeon de parking, c'est plus sûr.

— Sans doute. On aurait besoin de jeter un oeil dans votre cave, on a tout lieu de penser qu'un trésorier paranoïaque y est planqué.

— On n'a pas de cave ici, elle a été condamnée depuis longtemps. Vous avez dû vous tromper de bar.

— Vous voulez dire qu'on a subi vos conneries ineptes depuis dix minutes pour rien ? s'énervé Garrec. Venez, Ghislain, on s'arrache ! Et débarrassez vos voltigeurs refroidis du parking, Lopette, on se croirez en bas des Twin Towers le 11 septembre !

— Mon nom à moi c'est Lopin, dit doucement Sanson alors que les deux agents ont déjà claqué la porte.

17h12, bar « Chez Bibi ». Garrec et Palardoux, super vénères comme disent les jeunes sauvageons, entrent dans le bar en sortant derechef leurs plaques.

— Fini de jouer, tas de tire-au-flanc ! hurle Garrec à l'adresse des zigomars copieusement avinés cherchant à oublier qu'ils s'enterrent chaque jour un peu plus dans un bled aussi merdique que Montmorillon. C'est qui le patron ?

— C'est moi ! dit un gougnafier longiligne d'au moins deux mètres fin comme une baguette chinoise. Bibi Constipette, je suis le gérant de l'établissement.

— Bien. Vous faites partie des ufos du Poitou ?

— Des ufoquoi ?

— Mais putain vous voulez tous me rendre dingo ?! dit Garrec. Est-ce qu'un trésorier ufologiste, ou l'inverse, crèche dans votre cave ?

— Jean-Jacques Bonzaï, le chauve à lunettes ? Oui, je lui ai aménagé une petite chambre au sous-sol, clic-clac, réchaud à gaz, magnétoscope Pal/Sécam, tout le confort moderne en somme, il est comme un coq en pattes. Vous voulez lui parler ?

— On aimerait, oui.

Bibi ouvre la trappe qui se trouve derrière le bar quand un lapin sort de la cave à son grand étonnement : on entend un hurlement qui ressemble étrangement à « Schweepes ! Schweepes ! » et une violente explosion retentit dans la cave qui souffle le patron sur plusieurs mètres.

— Ca va ? demande Garrec en l'aidant à se relever.

— Bah, c'était un vieux réchaud à gaz, dit Bibi en haussant les épaules.

17h23, commissariat de Meaux. Hector Troufignon danse le zouk entre les bureaux en écoutant du William Baldé avec ses écouteurs quand Sylvette Boléro l'intercepte :

— Hector, il faut qu'on se voie pour parler de la mort de vos amis pygmées, enfin nains je voulais dire, vous ne pouvez pas vivre dans le déni cent sept ans !

— La la la et une claque sur ton petit cul la la la la, chante (faux) Troufignon en mettant une claque en passant sur les fesses de Clémence qui en sursaute sans s'offusquer.

J.R. sort alors de son bureau d'un air solennel, un carton dans les bras :

— Messieurs-Dames, votre attention ! J'aimerais vous faire part du nouvel équipement obligatoire qui sera le vôtre à partir de demain. Tous les autres accessoires utilisés jusque-là seront saisis pour être envoyés à la déchetterie la plus proche. Les objets que je vais vous présenter ont été protégés par un puissant sortilège de Mashbouk l'Ancien, un sorcier africain renommé de la tribu des Katambas, les fameux mages aveugles du Bangladesh.

— C'est en Asie le Bangladesh, non ? dit Clémence à la secrétaire Popov.

Un Antillais aux yeux blancs complètement bourré au rhum sort du bureau de J.R. en titubant ; sans que le commissaire s'en aperçoive, il fait tomber une de ses lentilles blanches lui servant à se faire passer pour un aveugle et la remet discrètement.

— Dès demain donc, vos armes de fonction seront remplacées par ceci ! dit J.R. en brandissant un poireau. Ça limitera les bavures et ça peut couper court à une fringale le cas échéant. C'est également délicieux dans un pot-au-feu. Les tazers seront eux échangés contre des yo-yo, c'est plus joli, y'en a de toutes les couleurs et si vous êtes habiles de vos doigts vous réussirez peut-être à faire des figures avec. Quant aux matraques, plus de ça ici : trop négatif, pas assez proche de la terre. A la place, vous vous munirez d'un paquet de pistaches, mais faites en bon usage : une pistache dans les yeux, ça peut être mortel. Enfin, les menottes seront abolies au profit de bonnes vieilles paires de chaussettes en laine.

— C'est toujours utile des chaussettes ! se réjouit Irina Popov, ancienne mannequin de panards chez Dammart.

— Ca peut être une bonne idée, remarque Margaritos. Ca surprendra nos agresseurs : un type s'attend à ce qu'on lui passe les menottes, et là, pof, on lui sort une paire de chaussettes ! Ca va en déstabiliser plus d'un, c'est sûr.

— J'apprécie votre réaction, dit Jean-Rémi.

— C'est normal, commissaire, dit avec zèle le nouveau venu. Au fait, inspecteur Ramasse, ça avance l'interrogatoire de Moraufeuj ?

— Pas vraiment, il veut toujours pas reconnaître qu'il s'appelle Jean-Michel.

— Courage, petite, courage, dit Margaritos en posant la main sur son épaule.

— Ce sera tout, dit J.R. dans la perplexité générale.

Angelo Margaritos, souhaitant s'isoler, se rend aux toilettes et dégage son dictaphone quand Tchang Margouling, qui l'a suivi, déboule à son tour :

— Monsieur Margaritos, j'ai une info qui pourrait vous servir.

— Parle, jeune Chinois.

— Eh bien, c'est un peu compliqué, en fait ça concerne les meurtres de nains de y'a quinze jours, le « tueur art-déco », vous savez, ben j'ai une piste mais j'ose pas la dire à J.R.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est complètement à la rue ! Puis l'info en question touche directement son ex, Chantal Garrec, et j'ai peur qu'il cherche à la couvrir.

— Tu peux tout me dire, gamin, avec moi y'a pas de passe-droit.

— Ok. J'ai analysé la scène de crime dans le strip-club pour nains et j'ai rien trouvé. Il manquait rien sur les lieux non plus, je le sais parce que j'étais déjà allé deux ou trois sur place, enfin quatre ou cinq, six peut-être, disons une douzaine, et, bref, tout a été redécoré par un véritable artiste de l'homicide, un esthète même.

— Viens-en aux faits, Jet Li.

— Oui, j'y arrive. Vous vous rappelez peut-être que y'avait écrit « GARREC » au mur avec des os et du sang ? J'ai fait des tests et je suis formel : les os sont ceux des nains mais le sang c'est celui de Garrec.

— Pardon ?

— Ca veut dire qu'on a arraché les os des nains, qu'on les a totalement nettoyés, puis trempés dans le sang de Garrec et collés sur le mur. Etonnant, non ?

— Comment c'est possible ?

— Je sais pas, moi j'suis toubib, c'est tout.

— Merci, mon brave, je te renverrais l'ascenseur. Tu peux disposer, j'aimerais être seul pour méditer et couler un bronze.

— Bien, Monsieur Margaritos, dit Margouling avant de décamper.

Angelo reprend son dictaphone mais s'arrête en voyant quelqu'un dans les toilettes.

— Qui est là ?

— C'est moi, Max, dit ce bougre de Desjardins en ouvrant la porte, assis sur la cuvette avec une pile de feuilles sur les genoux.

— Qu'est-ce que vous faites dans les gogues du commissariat ?

— C'est pour mon roman policier, je respire l'odeur des lieux. Du commissariat je veux dire, pas des chiottes. Je me suis dit qu'ici je dérangerai pas. En fait je serais bien resté chez moi mais ma femme qui est repartie au Québec m'a laissé mon fils Gomphide à la maison et je sais plus quoi faire avec lui. Il est grand et baraqué, il me fait peur. Il passe la journée à jouer au hockey sur moquette dans le salon, il a bousillé ma télé et mes deux trophées de vice-champion de bowling.

— J'en ai absolument rien à foutre, dit Margaritos en lui claquant la porte au visage.

17h39, lieu-dit « La Testacelle », trois cents mètres à la sortie de Montmorillon. Garrec et Palardoux observent la seule ferme du coin, une grande bâtisse sans toit.

— C'est bizarre, chef.

— J'vous l'accorde, Ghislain, c'est peu commun.

— Non, c'est vraiment bizarre, une maison sans toit.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Le patron du bar a été formel : le « chef » de ce trésorier qu'on a retrouvé carbonisé dans sa cave, c'est le leader du parti centriste ufologiste qui vit là. Et qui a peur des tuiles. D'où l'absence de toit.

— Vous avouerez que le reste est pas très clair non plus. On a trois types à la morgue et trois lapinots qui courent toujours. C'est drôlement mystérieux. Sans parler du fait qu'on a sûrement piégé la cave pour tuer le trésorier qui devait avoir des infos sur notre tueur.

— Allons rencontrer ce quatrième type, Ghislain, on en saura peut-être plus après.

Les deux flics entrent dans la propriété et s'arrêtent devant la porte.

— Comment il a dit qu'il s'appelait ce type ?

— Rafik Mezouche, chef.

— Monsieur Mezouche, on est de la police, on voudrait vous parler. Vous pouvez nous ouvrir ?

— Certainement pas ! hurle quelqu'un derrière la porte. Je ne parle pas aux gens en uniforme, ils ont la mort en eux !

— Nous sommes en civils.

— Je ne parle pas aux civils, ils ont la mort en eux !

— Vous parlez à qui alors ?

— J'ai eu des problèmes relativement graves pouvant m'emmener au cimetière, vous feriez mieux de partir !

— Ecoute, Mezouche, trois de tes copains ufos sont morts de manière pas très nette ces deux derniers jours, étant donné que t'es le leader de la branche principale, t'as de quoi te faire du mouron ! Quelqu'un vous en veut et on aimerait bien comprendre pourquoi : ça a un rapport avec Régis Palardoux ?

— Jamais entendu parler !

— Et Gustavo, Schweepes ou un lapin tueur, ça te parle ?

— Gustavo oui, c'était un pote du vieux Dérrouille qu'on a tué hier.

— Comment ça « un pote » ? tente Ghislain.

— Qui ça « on » ? reprend Garrec.

— D'après vous ! Les Saturniens, tiens !

— Les habitants de Saturne ? demande Palardoux, soudain inquiet.

— Non, ça c'est les Saturnistes ! Les Saturniens c'est les habitants de Saturnie, un petit village à côté. Y'a pas mal d'ufos qui ont des terres constructibles dans la région, les Saturniens aimeraient bien les récupérer pour les vendre à des foutus Anglais qui viendraient nous mettre le souk ici !

— Vous croyez que ça tient la route, chef ?

— Ça paraît pas plus dément que le reste, observe Garrec.

— Au secours ! beugle Mezouche à l'intérieur.

Garrec fait sauter la serrure et les deux flics rentrent dans la ferme sans toit : ils aperçoivent Mezouche qui se tire par la porte de derrière, sûrement effrayé par les tuiles se trouvant sous les coussins de son canapé. Garrec et Palardoux se lancent aux trousses de Rafik qui a enfourché sa mobylette.

— Montez, Ghislain, je sais conduire ce genre de bazar ! dit Garrec en parlant du tracteur vert pomme de Mezouche.

Une poursuite rustique s'engage sur les routes de campagne, les deux agents de police n'étant plus très loin de Mezouche qui a une sacrée touche. En tant que chef du parti centriste ufologiste, ce Bayrou des adorateurs d'aliens regroupe toutes les tendances ayant fait scission : il porte donc la combinaison de ski de Nono pour lutter contre les parcmètres, a diverses poches remplies de grenouilles pataugeant dans la flotte qui y sont attachées pour vénérer les grenouilles de l'espace, porte un masque de Raffarin en signe d'allégeance au

célèbre Vénusien bossu et jète autour de lui des pop-corn pour repousser les extra-terrestres apeurés par le maïs. Trois cents mètres plus loin, Mezouche abandonne sa mobylette devant la propriété de Dérouille, elle aussi sans toit ; Garrec et Palardoux, sautant du tracteur, sont à quelques encablures du fuyard quand il a le malheur d'ouvrir la porte de son ex-pote ufo. Un mécanisme de haute précision se déclenche, par lequel vingt kilos de tuiles planquées en hauteur s'écrasent sur sa gueule de Raffarin.

— Dites-moi ce que vous savez sur « Gustavo » ! supplie Ghislain en lui enlevant son masque de vieux tocard UMP.

— Samba, samba, répète doucement Mezouche avant de clamser.

Quand Garrec rejoint son collègue, un petit lapin blanc, projeté dans les airs par un système de bascule avec la chute des tuiles, redescend lentement vers eux attaché à un parachute aux couleurs du drapeau anglais, comme Sean Connery dans un vieux James Bond.

19h18, dans le TER qui les ramène à Meaux, Garrec et Palardoux, en seconde classe, sont circonspects.

— Chef, je comprends pas : pourquoi on est en seconde classe ?

— La vie est pleine de mystère, Ghislain, mais là c'est simple : j'ai garé ma voiture cinq minutes devant le bar de ce con de Lopin le temps de m'acheter des clopes et un de ses plongeurs de parking s'est jeté dessus pour se faire remarquer. Résultat, un mort de plus et ma bagnole à la casse. Faut pas croire, Montmorillon c'est pire que Miami question macchabs.

— On aurait peut-être dû rester un ou deux jours de plus pour tirer cette affaire au clair, non ? On n'a pas résolu grand-chose, j'ai l'impression.

— Je sais que cette affaire vous touche, Ghislain, mais on pouvait pas faire autrement. On a du boulot à Meaux, on peut pas s'appesantir ici, les gars du commissariat fromageophile ont dit qu'ils nous tiendraient au courant si y'avait des avancées.

— Quelles avancées ? Ils passent leur temps à jouer au strip-poker ! dit Palardoux, marqué par l'expérience traumatisante du matin.

— Vous bilez pas trop, ce Mezouche a sans doute dit vrai : si c'est une histoire de règlement de comptes pour revendre des terrains, y'a fort à parier que ni les extra-terrestres ni la disparition de votre père aient un rapport dans tout ça.

— N'empêche, on a accumulé les indices : Gustavo, Schweepes, la samba, les lapins, tout ça doit bien avoir un sens ? Réfléchissons : Gustavo, ça peut être Gustavo Kuerten, le

joueur de tennis, le Schweepes c'est une boisson avec des bulles, la samba c'est une danse brésilienne, comme Kuerten, et puis les lapins, ben les lapins, euh...

— Réfléchissez pas trop fort, Ghislain, vous allez faire une rupture d'anévrisme, dit Garrec en s'allumant une clope en plein wagon non-fumeur.

22h36, appartement de Ghislain et Troufignon. Après sa journée harassante, Palardoux, étalé dans le canapé, boit de la bière sans alcool — car sans alcool, la fête est plus folle — en regardant du catch handisport sur le câble avec son colloc nain qui lui tourne à la vodka citron depuis la mort de ses amis de la B.E.N.

— Tu vois, Ghis', la vie, c'est de la merde, philosophe Troufignon en finissant le paquet de crackers.

— Sûrement, sûrement.

— C'a pas l'air d'aller fort, c'est cette histoire d'ufolotrucs qui te mine ?

— Je traverse une mauvaise passe, c'est tout. Hier j'ai croisé Marmelade à la Poste.

— Ah. C'est bien, j'imagine.

— Pas vraiment, non. Elle était avec son nouveau mec, un réfugié politique gabonais qui s'appelle Biscotte N'Koko.

— Tu veux dire que Marmelade est avec Biscotte ?

— Rigole pas, Hector, j'en ai gros sur la patate, dit Ghislain en montant le son de la télé.

Alors que commence le combat entre l'énorme catcheur nord-américain Magnus Power et le redoutable petit Mexicain Nequito Samba, Palardoux a une illumination :

— On s'est planté, samba c'était pas la danse, c'était un nom ! Je retourne au commissariat, faut que je consulte le fichier !

— C'est fermé à cette heure-là, Ghis', tu ferais mieux de... Oh, et puis merde ! dit Troufignon en récupérant la zappette et un paquet de chips king size.

22h42, quelque part en Ile-de-France. Dans ce qui ressemble à un sous-sol, une personne dissimulée dans une combinaison intégrale d'apiculture ou de cosmonaute tente des assemblages entre divers mannequins de petite taille coupés en morceaux. Des bouts de plastique, des éponges et des guirlandes de Noël, représentant respectivement des os, des organes et des boyaux, sont disposés avec soin en guise de méthodique préparation au prochain carnage du tueur art-déco.

Le surlendemain, vendredi 23 janvier, 10h35, dans un bled quelconque en Wallonie, cimetière Daniel Guichard. En noir, Ghislain jète un bouquet minable sur une pierre tombale en forme de vachette en compagnie d'un croque-mort boiteux ayant une longue cicatrice le long de la tempe.

— C'était mon père, dit Ghislain, en appuyant sur la touche pause de son MP3 meuglant « mon vieux, dans son vieux pardessus râpé, il s'en allait l'hiver, l'été ». Il se faisait appeler Gustavo Samba ici mais son vrai nom c'était Régis. Il a disparu y'a dix-huit ans, j'ai retrouvé sa trace en tapant « Samba » dans le Fichier Européen des Infractions, il a choppé une contravention à Liège y'a six mois. Je retrouve son adresse, je prends le premier TGV, je montre des photos aux voisins, on me confirme que c'est lui et on me dit qu'il est mort y'a deux semaines, le jour de la Chandeleur. Pas de chance, hein ? En plus j'aime bien les crêpes, moi, sauf quand elles sont piégées bien sûr, mais c'est une autre histoire, je vous la raconterais après si vous voulez. Il paraît qu'il était champion de rodéo en Belgique, vous le croyez ça ? Ca explique la sculpture en forme de vache, je me demande qui a pu fabriquer un truc pareil d'ailleurs. Et vous savez le meilleur : j'arrive même pas à pleurer parce que cette foutue vachette me fait penser à Intervilles, c'est une de mes émissions préférées, ça me fait toujours rire quand les types se cassent la gueule sur des planches savonnées, j'aimais bien quand y'avait Nathalie Simon aussi, m'enfin c'était le bon temps tout ça...

— Vous fatiguez pas à me parler, lui répond le croque-mort au bout de cinq minutes, je suis sourd comme une plante en pot.